

Henri Dominique SAFFREY, Le Néoplatonisme après Plotin

Paris, Librairie philosophique J. Vrin, (« Histoire des doctrines de l'Antiquité classique », 24), 2000. IX-318 p.

Alain Lernould



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/7020>

DOI : [10.4000/philosant.7020](https://doi.org/10.4000/philosant.7020)

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2002

Pagination : 240-242

ISBN : 2-85939-770-1

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Alain Lernould, « Henri Dominique SAFFREY, Le Néoplatonisme après Plotin », *Philosophie antique* [En ligne], 2 | 2002, mis en ligne le 07 juillet 2023, consulté le 08 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/7020> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.7020>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Henri Dominique SAFFREY, *Le Néoplatonisme après Plotin*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, (« Histoire des doctrines de l'Antiquité classique », 24), 2000, IX-318 p.

Cet ouvrage, qui réunit vingt-et-un articles publiés pour la plupart entre 1990 et 2000, constitue le prolongement d'un précédent recueil publié en 1990 par l'auteur dans la même collection : *Recherches sur le Néoplatonisme après Plotin*. Les études du présent recueil sont réparties en quatre sections : I. Le Néoplatonisme en Occident (Porphyre) : « Pourquoi Porphyre a-t-il édité Plotin ? Réponse provisoire » ; « Porphyre dans la *Patrologie* de Migne. Sur la divination ». II. Le Néoplatonisme en Syrie (Jamblique et Théodore d'Asinè) : « Réflexions sur la pseudonymie Abammôn-Jamblique » ; « Les livres IV à VII du *De mysteriis* de Jamblique, relus avec la *Lettre* de Porphyre à *Anébon* » ; « Relecture de Jamblique, *De mysteriis*, VIII, chap. 1-5 » ; « Analyse de la *Réponse* de Jamblique à *Porphyre*, connue sous le titre *De mysteriis* » ; « Le "Philosophe de Rhodes" est-il Théodore d'Asinè ? Sur un point obscur de l'histoire de l'exégèse néoplatonicienne du *Parménide* » ; « Encore Théodore d'Asinè sur le *Parménide* ». III. Le Néoplatonisme à Athènes (Proclus, Pseudo-Denys) : « Σημεῖον / *signum* dans la littérature néoplatonicienne et la théurgie » ; « Accorder entre elles les traditions théologiques : une caractéristique du néoplatonisme athénien » ; « Fonction divine de la δὺναμις dans la théologie proclienne » ; « Proclus, les muses et l'amour des livres à Athènes au V^e siècle » ; « La dévotion de Proclus au soleil » ; « L'hymne IV de Proclus, prière aux dieux des oracles chaldaïques » ; « Le thème du malheur des temps chez les derniers philosophes néoplatoniciens » ; « Les débuts de la théologie comme science (III^e-VI^e siècles) » ; « Le lien le plus objectif entre le pseudo-Denys et Proclus ». IV. Survie du Néoplatonisme au Moyen-Age et à la Renaissance : « Nouvelles observations sur le manuscrit *Parisinus Graecus* 1807 » ; « Historique et description du manuscrit alchimique de Venise *Marcianus Graecus* 299 » ; « Florence, 1492 : The Reappearance of Plotinus » ; « Jean Wahl et le *Parménide* de Platon ». Une cinquième section : « *In Memoriam* : L.G. Westerink », rend hommage à ce grand savant disparu en 1990 et qui, entre autres travaux, a édité, avec le Père H.D. Saffrey, la *Théologie Platonicienne* de Proclus.

Ainsi que le dit l'auteur dans son Avant-Propos, on retrouve ici, comme dans le recueil publié en 1990, les distinctions entre le platonisme à Rome au III^e s., le platonisme en Orient au IV^e s., le platonisme à Athènes au V^e s. (auquel, indique l'auteur, il faudrait ajouter le platonisme à Alexandrie). Mais ce que veut souligner maintenant davantage l'auteur, c'est, par-delà les différences d'Écoles, l'unité du « néoplatonisme après Plotin ». D'où le titre donné à ce recueil, titre que l'auteur justifie pleinement en rappelant la différence radicale qui sépare Plotin (le « révolutionnaire » – νεώτερος – pour qui l'âme individuelle ne descend pas tout entière dans le monde d'ici-bas) de ses successeurs, notamment Jamblique et Proclus. Ceux-ci en effet seront « les parfaits théoriciens de la théurgie », la seule méthode, à leurs yeux, qui permette à l'âme individuelle de se libérer du monde sensible et de s'unir au

divin (cf. p. viii-ix). Toutes ces études sont également unifiées en ce qu'elles montrent les « efforts successifs déployés par les philosophes néoplatoniciens pour intégrer le patrimoine philosophique et religieux de l'Antiquité grecque ».

Il ne peut être malheureusement question ici de faire un compte rendu exhaustif de ce recueil si riche. Mais deux exemples peuvent en illustrer tout l'intérêt.

Dans la première section, l'étude intitulée « Pourquoi Porphyre a-t-il édité Plotin ? Réponse provisoire » (publiée d'abord dans *La Vie de Plotin*, II, Paris, 1992, p. 31-57) est consacrée à deux questions, celle de savoir si Porphyre a succédé à Plotin (à Rome ou ailleurs) et celle qui donne à l'article son titre. Sur le premier point, l'auteur est catégorique. Porphyre ne pouvait, pour des raisons essentiellement doctrinales, prendre la direction de l'École fondée par son maître. Plotin avait fortement critiqué, dans son traité *Sur les genres de l'être* (*Ennéade* VI, 1-3, traités 42-44 dans l'ordre chronologique), la doctrine des *Catégories* d'Aristote. Porphyre, au contraire, cherchera à défendre Aristote, ouvrant ainsi une grave crise avec Plotin, d'où le départ de Porphyre pour la Sicile en 268 (sur l'idée que l'opposition doctrinale entre Plotin et Porphyre est peut-être plus apparente que réelle, voir maintenant R. Bodéüs, « Plotin a-t-il empêché Porphyre de mourir de mélancolie ? », *Hermès*, 129, 2001, p. 567-571). Quant au second problème, l'auteur lui donne une réponse « provisoire » : Porphyre a édité les *Ennéades* dans l'idée que l'œuvre de Plotin constituait une « véritable machine de guerre » contre la thèse jamblichéenne « qui subordonne la philosophie à la théurgie ».

Dans « Fonction divine de la δύναμις dans la théologie proclienne » (publié d'abord dans *Dunamis nel Neoplatonismo*, Symbolon 16, Florence, 1996, p. 107-120), l'auteur montre que, chez Proclus, la δύναμις est « un principe divin dont le rôle est de faire procéder de l'Un le multiple ». La puissance génératrice ne peut être attribuée à l'Un (cf. e.g. *Théologie Platonicienne* II, 7, p. 50, 7 Saffrey-Westerink). Sur ce point, Proclus s'oppose à Plotin, qui appelait l'Un « la puissance de toutes choses » (cf. e.g. *Enn.* V, 3 [49], 15, 33). Mais cette puissance est donnée à l'Illimité, qui, avec le Limitant, constitue le couple de principes qui vient tout de suite après l'Un. Limitant et Illimité produisent, en vertu de la puissance génératrice propre au second, un Mixte. On a ainsi, sous une première dénomination, la triade des dieux intelligibles : Limite, Illimité, Mixte. Cette même triade, formulée dans les catégories du *Timée*, s'appelle : l'Un, l'Éternité, le Vivant-en-soi, et dans celles du *Parménide* : l'Un-qui-est, la Totalité, la Multiplicité infinie. D'une manière générale, dans tous les degrés de la hiérarchie des dieux, qui se déploie en triades, on constate que la fonction de la puissance est toujours attribuée au deuxième terme de la triade.

Comme on peut donc le voir, les études réunies dans ce recueil abordent et traitent, de manière toujours très adéquate philosophiquement, des questions fondamentales pour notre connaissance de l'histoire des doctrines et des Écoles dans le néoplatonisme tardif, et au-delà. Le lecteur dispose ainsi d'un

très précieux ensemble de travaux, qui répondent à l'exigence de saisir l'unité, et, par là, la signification d'un mouvement de pensée. Ce recueil est le fruit d'une recherche toujours en mouvement, menée par un des plus grands spécialistes de la philosophie néoplatonicienne, comme en témoigne aussi la publication, aux Belles Lettres, en 2001, de *Marinus. Proclus ou sur le Bonheur*, quatre ans après celle du sixième et dernier beau volume de la *Théologie Platonicienne* de Proclus.

Alain LERNOULD

Ilsetraut HADOT, *Simplicius. Commentaire sur le Manuel d'Épictète*, tome I, chapitres 1 à XXIX, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 2001, CLXXII-184 pages.

Selon Simplicius, le *Manuel* d'Épictète comprend deux parties (cf. *In Ench.* XXX, 8-9), les chapitres 1 à 21 et 22 à 53. Ce premier tome, qui recouvre les vingt-neuf premiers chapitres du *Commentaire* de Simplicius, nous mène jusqu'à l'exégèse de la première phrase du chapitre 20 du *Manuel*. Nous avons ainsi avec ce premier volume la presque totalité du commentaire de ce que Simplicius considérait comme la première partie du *Manuel*.

Cette édition, que l'auteur présente comme l'*editio minor* de l'édition critique parue en 1996¹, est précédée d'une importante introduction (p. vii-cxxviii), en cinq chapitres : I. « La vie et l'œuvre de Simplicius » ; II. « La théologie de Simplicius dans le commentaire sur le *Manuel* d'Épictète » ; III. « La place du *Commentaire sur le Manuel d'Épictète* dans l'enseignement néoplatonicien » ; IV. « La réception des doctrines stoïciennes par Simplicius dans son commentaire sur le *Manuel* d'Épictète » ; V. « Histoire du Texte ». À cette introduction s'ajoute un Appendice (cxxxix-clxii) : « La destinée des âmes : Fatalité (εἰμαρμένη), Providence (πρόνοια), pouvoir de détermination ou libre arbitre (τὸ ἐφ' ἡμῖν, τὸ ἀντεξούσιον) ». On retiendra ici, de cette très riche documentation, les éléments suivants. D'abord, l'auteur, rejoignant les travaux de M. Tardieu², défend la thèse selon laquelle Simplicius (avec six autres philosophes néoplatoniciens) s'est réfugié, après son exil à la cour du roi Perse Chosroès, à Harran (l'actuelle Carrhae), située dans l'empire byzantin ; une école néoplatonicienne s'est ainsi, fort probablement, maintenue vivante à Harran jusqu'à la fondation de l'école de Bagdad (vers 901), héritière des néoplatoniciens harraniens. L'auteur nous rappelle aussi que Simplicius était connu, dans la littérature arabe, comme un très grand mathématicien, et que son *Commentaire* sur le premier livre des *Éléments* d'Euclide, traduit en arabe, fut utilisé, au IX^e s., par al-Nayrizi (dont l'œuvre fut elle-même traduite en latin par Gérard de Crémone au XII^e s.).

1. *Simplicius, Commentaire sur le Manuel d'Épictète*, Introduction et édition critique du texte grec par I. Hadot, Leyde-New York-Cologne, Brill, 1996 (voir les recensions de J.-B. Gourinat, *Les Études philosophiques*, 1997/1, p. 133-134, et de Ch. Gill, *Journal of Hellenic Studies*, 119, 1999, p. 195-196).

2. Cf. p. ex. M. Tardieu, « « Sabiens » coraniques et « Sabiens » de Harran », *Journal asiatique*, 274, 1986, p. 1-44.